



We-Search

## LE MANGA SHŌJO ET LA CONSTRUCTION DE LA GIRL CULTURE AU JAPON

Romain GAUSSIN\*

We-Search Journal | Revue 2022

2022 | pages 21-26

ISSN : 2684-596

---

Pour citer cet article :

GAUSSIN, Romain, « Le manga shōjo et la construction de la *girl culture* au Japon », in *We-Search Journal*, 2022, pp. 21-26

<http://www.we-search.be/>

\* Master en sciences politiques, orientation relations internationales (UCLouvain)

Romain GAUSSIN

## LE MANGA SHŌJO ET LA CONSTRUCTION DE LA GIRL CULTURE AU JAPON

---

### Abstract

*Lorsque l'on pense à l'aspect culturel du Japon, le manga se positionne bien souvent en notoriété de premier rang. Cet art, en constante recherche de renouveau, s'est façonné autour des fantasmes sociétaux qui lui sont contemporains afin d'emmener les lecteurs vers un monde où les désirs imaginaires deviendraient réalité. La combinaison de ces caractéristiques rend le manga attrayant pour un public rêveur recherchant l'évasion. Les Japonais ne sont cependant pas les seuls aficionados du manga. En France, deuxième pays le plus consommateur, une étude du Journal du Japon expose qu'un livre sur vingt vendu en 2019 est un manga. Mais finalement, qu'est-ce qu'un manga ? Défini par le génériquement comme une « bande dessinée japonaise », le manga peut se distinguer grossièrement en trois catégories: le shōnen pour un jeune public masculin, le seinen destiné à un public plus mature et le shōjo la version au féminin du shōnen, que nous allons étudier. De manière plus significative que le shōnen ou le seinen, le shōjo va se révéler comme catalyseur de l'émancipation féminine japonaise. Aujourd'hui on parle de girlhood ou girl culture pour définir l'état d'être (ou de se sentir) fille. La société japonaise actuelle, en apparence libérée du patriarcat et assumant des facettes autrefois polémiquées, est, en fait l'aboutissement d'un long cheminement.*

---

### Introduction

Il serait inexact de dire qu'aucune corrélation n'existe entre les changements de mœurs d'une société vis-à-vis d'un phénomène qu'elle expérimente et les œuvres culturelles qui lui sont contemporaines. De ce fait, dans les différentes cultures qui enrichissent notre monde, la bande dessinée possède bien souvent une place privilégiée au classement des œuvres culturelles qui construisent une société.

Au Japon, le manga jouit d'une popularité et d'un impact sociétal d'une importance probablement plus conséquente que dans toute autre culture. De l'enfance à l'âge adulte, ce sont toutes les strates de la population nipponne qui sont bercées au rythme de ces bandes dessinées : à travers les publicités, sur les emballages des produits de supermarché, dans les stations de métro, sur les panneaux d'affichage, dans les romans, et même dans certaines œuvres d'art plus « classiques ». Bien que le manga soit répandu dans le monde entier aujourd'hui, peu de gens comprennent véritablement ses spécificités, ce qui fait sa différence. L'une des principales caractéristiques du manga est qu'il est, de façon générale, divisé en deux catégories : destiné à un public masculin via le shōnen ou destiné à un public féminin avec le shōjo. Alors que le shōnen porte le héros en figure masculine dominante, protégeant les femmes, et défendant sa terre contre les ennemis, le shōjo traite quant à lui de la façon dont « l'amour triomphe des obstacles ». Vérifiées dans une certaine mesure, ces généralités ont toutefois évolué avec le temps. Le shōjo s'est ainsi

rapidement positionné comme marchepied de l'émancipation féminine japonaise, ouvrant la voie à un renouveau d'une société dictée par des valeurs genrées et patriarcales.

Une première partie de l'analyse sera donc consacrée aux points majeurs de l'historique du shōjo apparaissant comme une composante primordiale à la bonne compréhension de l'impact du genre sur la construction de la *girl culture*, que nous développerons ensuite. Cet historique donne lieu d'établir un cadre à l'analyse, permettant de se rendre compte de l'évolution des mœurs à travers les années. La deuxième partie se focalisera plutôt sur des phénomènes récents observés au sein de la sphère de lecteurs de shōjo. De ce fait, des thèmes constitutifs de la *girl culture* d'aujourd'hui comme l'androgynie, la transidentité ou la libération sexuelle y seront abordés.

## Historique du manga shōjo

Le shōjo fit son apparition à la fin du 19<sup>e</sup> siècle sous le gouvernement Meiji en tant qu'outil d'éducation. En effet, la version féminine du manga fut créée dans le but d'éduquer les filles en « bonne épouse et sage mère », s'inspirant des notions victorienne de ce qui constituait pour le gouvernement, la « vraie féminité » (Copeland, 2000, p.26). Selon le pouvoir, le shōjo avait trois vertus essentielles à la préparation des jeunes filles à être irréprochables pour leurs maris : l'affection, la chasteté et l'esthétique (Monden, 2020, p.261). Au-delà de l'effet régulateur, le shōjo a véhiculé un idéal hyper-féminin, souvent accompagné de qualités associées à la féminité de l'époque comme le sentimentalisme, l'intérêt pour la flore, la mode ou les pensées rêveuses (Frederick, 2005, pp.67-68). Aujourd'hui, on retrouve encore ces ingrédients dans le shōjo reprenant, par exemple, l'esthétique des rubans et des fleurs (Honda, 2010, pp.47-70). En revanche, d'autres sous-catégories de shōjo virent le jour depuis l'époque Meiji, laissant libre court à l'imagination des *mangaka*<sup>1</sup> et reflétant finalement les fantasmes féminins de la société dans laquelle ils vivent.

### *Les années 1950 : Macoto Takahashi, réformateur innovant du shōjo*

En 1958, à la publication de son œuvre culte dans le magazine *Shōjo*, intitulée *Beyond the Storm*, Macoto Takahashi décida d'innover en adoptant un agencement différent des cases dans lesquelles il dessine (Yukari and Thorn, 2012, p.25), privilégiant des cases en hauteur disposées de chaque côté extérieur des pages. Avec ces hautes cases, le *mangaka* put réaliser des dessins du corps entier de ses héroïnes et ne plus se contenter du schéma pictural classique proposé jusqu'alors, forçant les artistes à couper les personnages et limiter leur créativité. Disposant donc de plus de place pour ses illustrations, Macoto Takahashi put se focaliser sur l'expression des émotions et des sentiments de ses personnages. L'idée du *mangaka* de *Beyond the Storm* fut bien reçue par le milieu et influencera même l'entièreté de la sphère shōjo puisque d'autres magazines de l'époque tels que *Shōjo Book* ou *Shōjo Club* optèrent également pour une disposition picturale similaire. Ainsi, la totalité des *mangaka* shōjo de l'époque adoptèrent la disposition pensée par Macoto Takahashi dans *Beyond the Storm*. À travers cette nouveauté, le shōjo marqua rupture avec un dictat établi d'un manga ne proposant que des pages divisées en cases égales et laissa ainsi place à un type de manga anticonformiste dans

---

<sup>1</sup> L'auteur et/ou l'illustrateur du manga

laquelle l'expression de l'humeur était primordiale. A l'image des cases, il n'était désormais plus nécessaire que les personnages soient toujours recoupés ou qu'une image ne se superpose pas à une autre (Yukari and Thorn, 2012, p.47). Grâce à Macoto Takahashi, une forme de manga est apparue dans laquelle le style était dicté par l'expression d'émotions. *Beyond the Storm* est devenu un catalyseur qui a permis au manga shōjo de se séparer du manga shōnen et de commencer un voyage à part entière.

Un autre changement majeur apporté par Macoto Takahashi est l'application des techniques d'*emonogatari* au shōjo. Signifiant « histoire en images », ces techniques accordent l'importance aux illustrations autour desquelles sont disposés les textes. En incorporant l'*emonogatari* dans ses œuvres, l'artiste a permis au manga shōjo d'acquérir un style d'expression nouveau pour l'époque, très différent du manga shōnen (Yukari and Thorn, 2012, p.47). L'*emonogatari* permet à l'auteur d'exprimer l'humeur psychologique de ses personnages ce qui les humanise et permet aux lectrices (on ne parle pas de lecteurs masculins ici car le manga était encore genré à l'époque) de s'identifier voire même de se projeter en leur héroïne préférée. Ce style sera utilisé plus tard par ce qu'on appelle « Les Fleurs de l'an 24 », une vague de *mangaka* féminines nées aux alentours de 1949, qui utiliseront le shōjo et l'*emonogatari* pour traduire des pensées inexprimées permettant une certaine représentation psychologique féminine de la société de l'époque (Yukari and Thorn, 2012, p.48).

Enfin, dernier apport anecdotique de Macoto Takahashi : les « yeux étoilés » de ses héroïnes. Il fut le premier artiste à représenter de cette façon de représenter le regard féminin. Il s'agit en réalité de doubler la pupille de l'héroïne avec un éclat, rendant le regard brillant et attendrissant. Ces yeux remplis d'étoiles sont devenus un des symboles internationaux du manga, au même titre que pourrait l'être le célèbre Pokémon Pikachu ou Son Goku de Dragon Ball.

### *Les années 1970 : « Les Fleurs de l'an 24 »*

Les années 1970 pourraient être considérées comme l'âge d'or du shōjo manga. De nombreux *mangaka* shōjo ont été recrutés et formés grâce aux écoles de manga, faisant vivre et prospérer le genre dans les magazines. Néanmoins, les années 1970 restèrent marquées par un autre groupe important mettant en emphase l'aspect sensible et intellectuel du genre : « Les Fleurs de l'an 24 »<sup>2</sup>. Ainsi, pour la première fois dans l'histoire du shōjo, des femmes allaient écrire et illustrer des œuvres lues et consommées par des femmes. Avec l'arrivée de ce collectif, le monde du manga féminin s'est épanoui avec divers sous-genres devenant de plus en plus inventif. « Les Fleurs de l'an 24 » sont particulièrement célèbres pour avoir introduit le thème de l'homosexualité via Keiko Takemiya qui, en 1976, a écrit la première histoire d'amour de garçons publiée commercialement (Toku, 2007, p.26). Le succès de cette histoire a provoqué le développement du genre et l'introduction à l'homosexualité masculine dans le monde du shōjo manga. Les garçons créés par Keiko Takemiya ne représentent plus les princes de rêve pour les héroïnes, mais des garçons à l'esprit indépendant, physiquement attirants, que les lectrices adorent tout simplement (Toku, 2007,

---

<sup>2</sup> Le collectif « Les Fleurs de l'an 24 » se composait de Keiko Takemiya, Moto Hagio, Ryoko Yamagishi et Yumiko Oshima, toutes quatre nées aux alentours de 1949 (année 24 du calendrier japonais) au sortir de la guerre et désormais en âge de publier des shōjo d'un point de vue jusqu'alors inédit : un point de vue féminin.

p.27). Symboliquement, ces garçons représentent la volonté des filles d'être indépendantes et non des objets dont elles peuvent tomber amoureuses (Toku, 2007, p.27).

### *Les années 1990 : les premiers problèmes contemporains*

Alors que le shōnen en propose une version atténuée voire subliminale au sein de sa pagination, les troubles de la société japonaise des années 1990 sont exprimés très concrètement dans le shōjo. « Les problèmes de boulimie, d'anorexie, d'absence de communication au sein des foyers, de divorce, de rapports à son propre corps, de relations avec les garçons, d'argent, d'inégalités ont rapidement constitué des thèmes centraux traités sans fard ni parabole » (Poupée, 2013, p.277). En abordant ces sujets sensibles, les héroïnes de shōjo n'attendent plus patiemment que le bonheur pointe le bout de son nez. Elles se révélèrent plutôt combatives face au monde qui les entoure. Dorénavant la mission de refléter les désirs des lectrices afin de leur permettre de s'identifier aux personnages principaux n'est plus exploitée et laisse place à l'action qui, par des comportements indépendants, aura pour effet de crédibiliser le rôle de la femme au sein de la société nipponne, de leur donner une importance afin de se sentir comprises et représentées en tant qu'être humain éprouvant des difficultés mais agissant en conséquence pour y mettre un terme ou, du moins, enclencher un processus d'acceptation (Poupée, 2013, p.277).

### *Les années 2000 : reflet d'une jeunesse désenchantée et l'exemple du shōjo musical*

Au début des années 2000, un genre nouveau fait son apparition au sein des shōjo : le shōjo musical. A premier vue, le shōjo musical n'a peu ou pas d'importance dans la construction de la *girl culture* au Japon, et pourtant... Publié pour la première fois en 2000, *Nana* de Ai Yazawa se place comme un des piliers de la *girl culture* telle que nous la connaissons aujourd'hui, notamment grâce à son récit d'une rare justesse quant au monde qu'entoure les jeunes femmes japonaises du début du 21<sup>e</sup> siècle.

*Nana* raconte le quotidien de deux jeunes femmes se rencontrant par hasard dans un train pour Tokyo, où toutes deux prévoient de s'installer, l'une pour rejoindre son petit ami tandis que l'autre veut devenir chanteuse professionnelle. Plus tard, les deux jeunes femmes se retrouvent dans un heureux hasard alors qu'elles sont toutes deux à la recherche d'un logement et décident de partager les frais de loyer en vivant en colocation. Aussi différentes d'apparence que de caractère, les deux héroïnes vont créer une profonde et fusionnelle amitié, se complétant et se soutenant mutuellement à travers les différentes épreuves qu'elles seront amenées à traverser. Ainsi une vie sans artifices, cahotante et désenchantée y est dépeinte, normalisant la banalité du quotidien de la grande majorité des jeunes japonais. Via *Nana*, les jeunes filles peuvent s'identifier à un modèle qui ne renvoie pas à la notion de perfection puisque Ai Yazawa ne représente pas un exemple de réussite estudiantine ou professionnelle avec ses héroïnes mais défend plutôt le choix d'une vie plutôt incertaine d'une carrière artistique, souvent couplée de petits boulots, de désillusions, etc. (Poupée, 2013, p.329). Le thème de la débrouillardise est clairement central, à l'image de ce que vit la jeunesse contemporaine de l'œuvre, acceptant les plaisirs tout en encaissant les coups durs et les désenchantements. Il n'est pas rare que les héroïnes boivent des bières, fument, aient des rapports sexuels, parlent, sortent dans des lieux branchés de Tokyo etc. Malgré toutes ces nouveautés, *Nana* conserve certains codes d'un shōjo « classique », notamment dans l'importance accordée à l'esthétique des personnages et à la mode. Bref, l'image que renvoie *Nana* a permis à de nombreux jeunes de s'identifier, de se

retrouver au travers d'un récit aux premiers abords sans relief qui, du fait de sa simplicité et sa justesse, a tout de même réussi à marquer au fer rouge la pensée des années 2000.

## Analyse de l'impact sociétal du shōjo

Comme nous avons pu le voir à travers son histoire, le shōjo n'a cessé de se réinventer et d'évoluer afin de rencontrer à la fois les standards mais aussi les fantasmes les plus secrets des différentes générations de lecteurs. En abordant un panel aussi large de thèmes, le shōjo normalise des comportements qui pourraient être qualifiés de « déviants » par la société japonaise, encore très patriarcale et genrée mais aussi permettre à chacun d'y trouver son compte. A cet égard, le shōjo se révèle être le meilleur outil de sensibilisation et de projection des sentiments, des désirs et sensations, d'une recherche d'identité, etc. Le shōjo brise les tabous et inclut n'importe quel être humain dans son récit en abordant des thèmes parfois très spécifiques d'autant plus que le manga autrefois destiné à la gente féminine n'est plus genré aujourd'hui. Ainsi, il n'est pas rare qu'un garçon se plonge dans un shōjo ou qu'une fille lise un shōnen. C'est principalement de cette façon que se constitue et se positionne la *girl culture* actuelle. Alors que la définition du phénomène se limite à « l'état d'être une fille »<sup>3</sup>, la réalité prouve que la *girl culture* n'est plus seulement une question de sexe mais aussi de ressenti et d'identité. Le shōjo a ainsi permis aux Japonais d'adopter un comportement plus inclusif en élargissant les limites de ce qui constituerait la norme sociétale. De ce fait, la transidentité, l'androgynie, l'homosexualité ou encore la sexualité émancipée deviennent des sujets centraux au sein de la pagination shōjo.

### *Androgynie, transidentité et homosexualité dans le shōjo*

En ce qui concerne l'androgynie et la transidentité, apparu au cours des années 1980, le genre « bishōnen » constitue un shōjo qui se base sur un héros masculin pouvant être confondu avec une fille et qui, parfois, s'habille comme tel. *Tamasaburō's Capriccio of Love* en est un exemple typique, avec un protagoniste qui est un beau jeune homme et un maître de la danse japonaise qui, parfois, se déguise en beauté traditionnelle japonaise féminine pour venir en aide à son entourage, par exemple en apparaissant à la place d'une amie déjouant la tentative de la pousser dans un mariage arrangé (Yukari, Flores, Nagaike and Orbaugh, 2004, p.81). En dehors de ces moments, Tamasaburō ne porte pas de vêtements féminins au quotidien, mais il utilise toujours un langage féminin ouvrant la question de son orientation sexuelle (Yukari, Flores, Nagaike and Orbaugh, 2004, p.81). Bien loin d'être la seule à aborder ce sujet, on trouve dans des œuvres telles que celle-ci, « les premières tentatives conscientes de compliquer les rôles des sexes » en atténuant la différenciation jusqu'alors imposées par les dictats de la société (Yukari, Flores, Nagaike and Orbaugh, 2004, p.81). Cet élan de tolérance ne se limite pas aux protagonistes principaux. En ce qui concerne les personnages secondaires, le shōjo prône la même ouverture d'esprit. Ainsi, on peut remarquer de fréquentes apparitions d'hommes homosexuels en tant qu'ami de l'héroïne empêchant les complications habituelles des relations homme-femme. En 1980, certains shōjo poussent l'ouverture d'esprit encore plus loin en appliquant l'homosexualité directement au sein de la sphère familiale (Yukari, Flores, Nagaike and Orbaugh, 2004, p.82). Ainsi dans *The Toy's Dream*

---

<sup>3</sup> Définition : Cambridge Dictionary

de Yachi Emiko, le frère aîné du protagoniste travaille dans un bar gay alors que dans *Bullet x Hero* de Yamaguchi Miyuki, le père du protagoniste est maintenant devenu sa mère (Yukari, Flores, Nagaike and Orbaugh, 2004, p.81).

Il est important de préciser que lorsque ces thèmes sont abordés dans les shōjo, les personnages ne sont jamais moqués ou traités comme des êtres étranges. Ils sont toujours représentés comme un seul type d'être humain dont l'existence doit être reconnue. C'est avec ce changement qu'au milieu des années 1980, le lectorat de shōjo s'est ouvert aux garçons en quête d'identité ou en plein questionnement. Par la même occasion, l'influence de la *girl culture* s'est élargie afin de les y inclure également tout en leur donnant un espace artistique dédié dans lesquels ils peuvent se retrouver et se projeter.

### « H », le nom de code pour aborder la sexualité

Dans le monde du shōjo, les représentations du sexe sont un phénomène relativement récent, proliférant dans les années 1990. Avant les années 1970, toutes les scènes à caractère sexuel ont été interdites. Au fil des ans et notamment grâce aux intensifications des histoires d'amour apportées par « Les Fleurs de l'an 24 », le sexe a progressivement fait son apparition dans le shōjo. Évidemment, la sexualité n'était abordée que pour le public adéquat, c'est-à-dire les lycéennes ou les étudiantes. C'est ainsi que deux magazines ont vu le jour dans les années 1990 pour « cibler la nouvelle tendance adolescente de la propension sexuelle » : *Cheese !* en 1996 et *Dessert* en 1997 (Prough, 2020, p.111). Axés tous deux sur des histoires d'amour, ces deux magazines avaient pour but de séduire des adolescents qui s'intéressaient à des questions contemporaines, à savoir le sexe. Afin de conserver une part d'intimité, les deux magazines adoptèrent le mot « H » en sorte d'argot pour désigner le sexe. Ainsi, les deux magazines pouvaient annoncer le contenu de leur pagination juste en apposant la lettre « H » sur leur couverture. Toutefois, malgré une certaine libération narrative, même les magazines les plus manifestes n'osent pas explicitement illustrer les rapports sexuels comme le ferait un manga adulte, par exemple (Prough, 2020, p.112). Les scènes de sexe sont encore peu fréquentes<sup>4</sup> et graphiquement peu explicites comme à l'image de *My boy in glasses* de Sumoto Amu où les scènes tendent à être recoupées, avec des gros plans mettant l'accent sur le sentiment de frénésie de l'action plutôt que sur des illustrations claires d'une scène sexuelle.

Avec ce thème, le shōjo permet aux lycéennes et étudiantes japonaises d'amorcer les prémices d'une libération sexuelle en racontant et en illustrant des situations du quotidien, des envies et des désirs féminins. En termes d'époque, l'apparition du sexe dans les shōjo concorde avec l'arrivée du shōjo musical, que nous avons développé plus tôt, et où il n'est pas caché que les héroïnes aient des rapports sexuels réguliers ou irréguliers, avec un partenaire récurrent ou ponctuel. À l'image de ses héroïnes favorites ou des publications de son magazine préféré, une jeune étudiante japonaise peut désormais plus facilement répondre à ses envies et décider de la sexualité qu'elle désire vivre puisque le thème est abordé, désamorçant en quelque sorte la diabolisation de la sexualité féminine.

---

<sup>4</sup> Généralement deux à six par magazine.

## Conclusion

Comme il l'a été constaté dans ces deux parties de cette analyse, le shōjo, tout au long de l'Histoire, a été un véritable tremplin pour le féminisme et l'émancipation de la femme en amorçant pléthore de sujets. Le genre n'a cessé de se réinventer, de s'adapter à la société dans laquelle il apparaît à tel point qu'aujourd'hui, le shōjo n'est plus destiné uniquement à un public féminin mais plutôt à toutes les personnes impliquées et/ou concernées de près ou de loin par la *girl culture*, par le fait d'être ou de se sentir proche de ce que la société qualifie de « féminin ». Finalement, nous pourrions dire que la culture est le miroir de la société, et que si on ne s'y voit pas, on n'existe pas complètement. Cette notion, le shōjo l'a bien comprise et y répond de la plus belle des manières : en offrant une illustration et un récit pour chaque questionnement, chaque fantasme, chaque curiosité auxquels la société japonaise est confrontée.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Cambridge Dictionnary. 2020. Girlhood. [En ligne] Disponible à : <https://dictionary.cambridge.org/fr/dictionnaire/anglais/girlhood> [Consulté le 12 décembre 2020].
- Copeland, R., 2000. *Lost Leaves: Woman Writers Of Meiji Japan*. Honolulu : University of Hawaii Press, p.26.
- Frederick, S., 2005. Not That Innocent: Yoshiya Nobuko's Good Girls. Dans : L. Miller and J. Bardsley, *Bad Girls of Japan*. New York : Palgrave Macmillan, pp.65-80.
- Honda, M., 2010. The genealogy of hirahira : Liminality and the girl. Dans : T. Aoyama and B. Hartley, *Girl Reading Girl in Japan*. New York : Routledge, pp.47-70.
- Larousse. 2020. Manga. [En ligne] Disponible à : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/manga> [Consulté le 12 décembre 2020].
- Monden, M., 2020. Layers of the Ethereal: A Cultural Investigation of Beauty, Girlhood, and Ballet in Japanese Shōjo Manga. *Fashion Theory*, [En ligne] 18(3), pp.251-296.
- Ozouf, P., 2020. [Bilan Manga 2019] Ventes En France : L'Extraordinaire Ascension !. [En ligne] *Le Journal du Japon*. Disponible à : <https://www.journaldujapon.com/2020/04/19/bilan-manga-2019-ventes-en-france-lextraordinaire-ascension> [Consulté le 12 décembre 2020].
- Poupée, K., 2013. *Histoire Du Manga : L'école De La Vie Japonaise*. Paris : Tallandier, pp.277-331.
- Prough, J., 2020. *Straight From The Heart: Gender, Intimacy, And The Cultural Production Of Shōjo Manga*. Honolulu : University of Hawai'i Press, pp.111-116.
- Toku, M., 2007. Shōjo Manga! Girls' Comics! A Mirror of Girls' Dreams. *Mechademia: Second Arc*, [En ligne] 2, pp.19-32.
- Yukari, F. and Thorn, M., 2012. Takahashi Macoto: The Origin of Shōjo Manga Style. *Mechademia: Second Arc*, [En ligne] 7, pp.24-55.
- Yukari, F., Flores, L., Nagaïke, K. and Orbaugh, S., 2004. Transgender: Female Hermaphrodites and Male Androgynes. *U.S.-Japan Women's Journal*, [En ligne] (27), pp.76-117.